



CINÉMA
Trois temps après la mort d'Anna,
le nouveau film de Catherine Martin
Page E 5



ARTS VISUELS
Un survol stimulant sur l'art
des femmes au MNBAQ
Page E 4

CULTURE ET LIVRES

Fantômes, folie et vieille campagne anglaise

Finaliste au Man Booker Prize en 2009, *L'Indésirable* de Sarah Waters a été salué par Stephen King comme «le meilleur livre» de l'année



L'écrivaine britannique Sarah Waters

CHARLIE HOPKINSON

«J'ai toujours été intéressée par le paranormal, mais pas avec l'attitude d'une croyante. Je laisse les possibilités ouvertes. En fait, ce qui m'intéresse plutôt, c'est pourquoi nous sommes attirés par ces phénomènes.»

CAROLINE MONTPETIT

Une vieille demeure anglaise, une famille décimée, un médecin de famille. N'y manquent plus que quelques fantômes, que Sarah Waters s'est empressée de convoquer.

Le dernier roman de l'écrivaine britannique, *L'Indésirable*, vient en effet d'être traduit en français chez Alto. C'est une brique imposante, couchée sur du joli papier non ébarbé, enveloppée d'une couverture rigide. Sa version originale anglaise a été finaliste pour le Man Booker Prize l'année dernière.

On lit les premières pages et on se retrouve plongé dans l'Angleterre d'après la Seconde Guerre mondiale, alors que le pays voit s'émanciper la classe ouvrière et décliner l'aristocratie ancestrale.

«À cette époque, la classe ouvrière souhaitait de moins en moins entrer au service des grandes familles. Or ces familles, qui vivaient sur de vastes propriétés, avaient désespérément besoin de leurs services», raconte Waters.

La grand-mère de Sarah Waters a elle-même été servante dans une grande propriété du pays de Galles, comme la mère du docteur Faraday, le personnage principal de *L'Indésirable*, qui est aussi le narrateur du livre. Comme Sarah Waters elle-même, le docteur Faraday fut le premier de sa famille à poursuivre des études universitaires, par lesquelles il est devenu médecin, symbolisant du coup cet affranchissement d'une classe ouvrière.

La propriété d'Hundreds, donc, qui partage avec le docteur Faraday la vedette de *L'Indésirable*, tombe en ruine. Les châtelains qui la possèdent croulent sous les dettes. Les domestiques ne veulent plus y travailler. Le malheur semble s'acharner sur la famille, et l'on se demandera jusqu'à la fin si celle-ci est aux prises avec de mauvais esprits ou si elle souffre d'une tare génétique ou de folie héréditaire.

À l'époque décrite ici, l'Europe s'intéresse à la psychanalyse. «Quelques médecins adhèrent alors aux principes de la psychanalyse, d'autres n'y adhèrent pas», explique l'auteur. Le lecteur lui-même sera partagé jusqu'à la fin entre une explication scientifique des phénomènes secouant Hundreds et une explication mettant en jeu des forces paranormales.

Il faut dire que Sarah Waters, dans des romans précédents, s'est passionnée de l'époque victorienne, et que *L'Indésirable* est tout empreint de la nostalgie de cette époque. On y parle de vieilles dames élégantes et polies, de «vraies dames d'autrefois» comme il ne s'en fait plus, par exemple. Sarah Waters a d'ailleurs patiemment étudié les vieilles maisons anglaises, leur architecture, pour rédiger son livre. «Je me suis intéressée à comment les gens s'habillaient à cette époque. J'ai lu des autobiographies de médecins», dit-elle. En parcourant

la campagne anglaise, elle s'est dite surprise de voir, encore aujourd'hui, de nombreuses grandes maisons qui appartiennent toujours à des familles issues de l'aristocratie.

«Plusieurs de ces propriétés anciennes ont aussi été prises en charge par un fonds national, d'autres ont été converties en hôtels», dit-elle, ajoutant par ailleurs que la société anglaise est peut-être moins dégagée de son passé qu'elle aime bien le penser. «Il y a encore des villages où l'on retrouve beaucoup de cette mentalité féodale», ajoute-t-elle.

Avec *L'Indésirable*, Sarah Waters rompt pour sa part avec le reste de son œuvre, où se retrouvaient toujours jusque-là des personnages homosexuels et lesbiens, saisis à différentes époques.

«Il y a des lecteurs, et particulièrement des lectrices lesbiennes, qui ont été déçus de cela. Mais je n'ai pas rompu avec ma filiation lesbienne, loin de là. J'écris simplement les romans que j'ai envie d'écrire, et on ne peut pas plaire à tout le monde», dit-elle.

Pour *L'Indésirable*, Sarah Waters s'est également glissée dans la peau d'un narrateur masculin, et tout son livre est écrit au «je». «J'étais très anxieuse à ce sujet. Je voulais que mon personnage soit vraisemblable, que ce qu'il éprouve soit vraisemblable, dans la peau d'un homme.»

Le style de *L'Indésirable* rappelle Henry James, Edgar Allan Poe ou Daphné du Maurier. «J'aime tous ces auteurs», reconnaît-elle en entrevue. Il faut dire que Sarah Waters a toujours eu une passion pour la littérature «gothique». «Cette littérature ne regroupe pas tant d'auteurs que ça. C'est un petit univers», constate-t-elle.

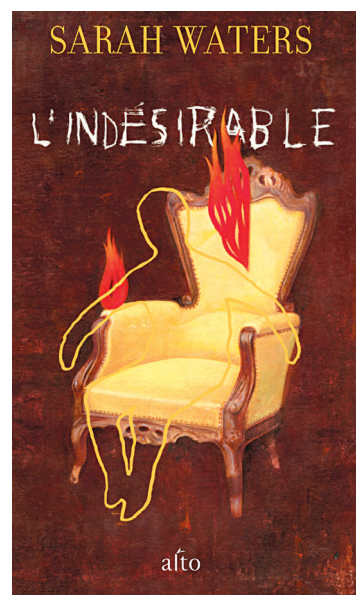
Quant aux phénomènes paranormaux, elle dit s'y intéresser depuis toujours également, sans nécessairement y croire. «J'ai toujours été intéressée par le paranormal, mais pas avec l'attitude d'une croyante. Je laisse les possibilités ouvertes. En fait, ce qui m'intéresse plutôt, c'est pourquoi nous sommes attirés par ces phénomènes», dit-elle. C'est avec cette ouverture aussi qu'elle laisse le lecteur interpréter les incidents étranges qui secouent la propriété d'Hundreds.

Le maître de la littérature d'épouvante Stephen King a lui-même salué la venue de *L'Indésirable* comme étant «le meilleur livre qu'il ait lu cette année», ce qui, comme la nomination au Man Booker Prize, est encourageant pour Waters. *L'Indésirable* est en cours de publication dans 25 pays. Et la traduction d'Alain Defossé que nous propose ici Alto est tout à fait agréable.

Le Devoir

L'INDÉSIRABLE

Sarah Waters
Traduit de l'anglais par Alain Defossé
Alto
Québec, 2010, 575 pages



www.civilisations.ca/CHEVAL

EXPOSITION
ET FILM IMAX^{MD}

MUSÉE CANADIEN
DES CIVILISATIONS



CANADIAN MUSEUM
OF CIVILIZATION

100, rue Laurier, Gatineau (QC)

Partenaire média
OTTAWA CITIZEN

Canada

CULTURE

De chantiers en promesses



ODILE TREMBLAY

À l'angle des rues Saint-Pierre et Saint-Paul dans le Vieux-Montréal, je suis allée voir si le chantier, en cours depuis deux ans, avançait, mais tout est placardé. On n'entre pas.

Avec sa façade en pierre de taille, l'édifice (deux immeubles fusionnés) de quatre étages, érigé en 1862 par John Ogilvy puis transformé au début du XX^e siècle, servit longtemps d'entrepôt à la Holland Glass Trading Company. Voilà pour la petite histoire!

Acquis par la mécène Phoebe Greenberg, rebaptisé Centre Phi, l'édifice devient fin 2011 un centre culturel. Au même endroit, avant sa transformation, avait été tourné le film *Next Floor*, le court métrage de Denis Villeneuve, si primé. Sur des images spectaculaires, on y voyait des dîneurs décadents s'enfoncer d'un étage à l'autre sans interrompre leurs agapes. Phoebe Greenberg avait financé le film, comme quelques autres, dont le non moins remarquable *Danse macabre* de Pedro Pires.

Cette philanthrope possède du goût et du flair. Précieux et rare oiseau montréalais, Phoebe Greenberg fut derrière la compagnie de théâtre éclaté Diving Horse; elle a aussi fondé le centre DHC/ART, rue Saint-Jean, espace d'art contemporain aux expos de pointe et d'audace. Vrai cadeau aux citoyens et aux touristes qui y trouvent un accès gratuit à des œuvres d'avant-garde.

Le futur Centre Phi, de son côté, sera à but lucratif et proposera des événements payants, en plus de pousser la création: spectacles, expositions, laboratoires d'expérimentation, studios d'enregistrement audiovisuel, restaurant, salle de cinéma numérique. Ruche artistique en vue. On a hâte de voir ça.

Danny Lennon, à la tête de Prends ça court, sera le commissaire de la salle de projection, chargé de glaner au fil des festivals des longs métrages autant que des courts pour des représentations-événements. Mais, comme le précise Myriam Achar, la porte-parole du groupe Phi, pas question de concurrencer les salles commerciales de cinéma en laissant un film à l'affiche durant trois semaines.

«On présentera en quelques séances seulement des œuvres non distribuées autrement, invitant des cinéastes ou des comédiens à discuter avec le public. Une sorte de petit festival à l'année, en somme.» Beau projet, qui ne résout pas à vue de nez la triviale question du manque de stationnement chronique dans le Vieux-Montréal. Mais qui vivra verra.

Ca bouge en ville, hors du Quartier des spectacles. Des trucs plus pointus, à haute valeur culturelle, pointent à l'horizon. On parle beaucoup de l'avenir d'eXcentris, le complexe culturel du boulevard Saint-Laurent, qui devrait retrouver sa vocation cinéphilique. Son sort nous sera sans doute révélé après la saison des vacances. Mais d'autres projets sont à l'état d'ébauche ou de concrétisation.

Quand on évoque le manque de salles de cinéma vouées au cinéma indépendant à Montréal, les gens du milieu évoquent parfois les complexes culturels en devenir, laissant l'impression que, de l'un à l'autre, c'est kif-kif. Le premier qui ouvre réglerait les problèmes de manque d'écrans consacrés. Allez donc! Ces initiatives ne se chevauchent pas vraiment. Mieux, elles se complètent.

Le Centre Phi, voué à l'expérimentation tous azimuts, ouvrira dès l'an prochain de nouvelles fenêtres dans le volet cinéma, mais en angle aigu. C'est le renouveau d'eXcentris qui pourrait auparavant combler les grosses brèches du film d'auteur. A chacun sa vocation.

Chose certaine: on ne peut qu'applaudir à l'expansion de foyers culturels de qualité à Montréal, et ce, en divers quartiers de la ville. Ne parlons pas de concurrence, plutôt d'émulation. Dans notre métropole, les forces vives de l'art ont intérêt à se faire écho pour offrir des solutions de rechange au rouleau compresseur du divertissement, qui fut, qui est, qui sera longtemps, le seul vrai rival à affronter pour les centres culturels appelés à fleurir.



Parlant art, j'ai fait cette semaine un petit crochet par la galerie Lounge de la Maison du Festival Rio Tinto Alcan, rue Sainte-Catherine, angle Berri. Parcours du combattant dans ce centre-ville en chantier qui ressemble au Beyrouth post-bombardement, mais hardi les braves! Pour voir les œuvres de Zilon, franchissons les obstacles urbains! Il est vrai que plus haut, rue Sainte-Catherine et sur la Main, ses visages dessinés sur la brique bravent depuis des décennies les intempéries. On les admirait avant de savoir que le graffiteur se nommait Raymond Pilon, avant aussi qu'il n'acquière la gloire et ne grisonne.

L'expo de Zilon à la galerie Lounge s'intitule *Jazz noir* et plusieurs de ses œuvres, collages ou à l'encre, sont saisissantes. Pour les artistes issus de la nuit, de la marge et du royaume des ombres, les succès de fin de parcours n'éclipsent jamais la puissance des racines. Alors, il n'y a que Zilon pour rendre des regards au bord de l'abîme, des junkies, des musiciens de la zone, des tristesses et des fulgurances en miroir de gouffres intérieurs. Une de ses œuvres, en hommage à Miles Davis, je présume, *Miles Dream*, mêlant regard et silhouette envolée, a des traits si légers et puissants qu'on croit entendre gémir sa trompette. «*Mon crayon,*



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le Centre Phi, dans le Vieux-Montréal, deviendra fin 2011 un centre culturel.

mon feutre, mon aérosol, mon pinceau, c'est du rock visuel, du jazz visuel, de la musique», dit-il. On va écouter la note noire de Zilon avec nos yeux, mais

c'est bien pour dire: nos oreilles cillent aussi.

otremblay@ledevoir.com

E N B R E F

Gabrielle Roy en revue

Dans la livraison de juin de *L'Atelier du roman*, revue trimestrielle publiée par Flammarion et à laquelle un certain nombre d'auteurs québécois collaborent assez régulièrement, on trouve un dossier consacré à Gabrielle Roy. Ce numéro, qu'on achète en librairie, a son origine dans un colloque présenté l'automne dernier par l'Université McGill, où l'on trouve François Ricard, le grand spécialiste de Gabrielle Roy, évidemment au cœur de ce numéro. «*Si un jour Gabrielle Roy intègre, comme elle*

le mérite, la famille des grands romanciers à travers les siècles, elle le devra à l'amitié et la fidélité de François Ricard», écrit en introduction le directeur de la revue, Lakis Proguidis. Dans ce numéro spécial, coiffé comme toujours d'un dessin du grand Sempé, on trouve notamment des textes de Gilles Marcotte, François Dumont, André Major, Yvon Rivard, Michel Biron et Isabelle Dasunais, sans compter une nouvelle magnifique, *Où iras-tu Sam Lee Wong?*, signée par Gabrielle Roy. — *Le Devoir*



CINÉMA

Le chant du cygne de Godard?

ODILE TREMBLAY

Film *Socialisme* de Jean-Luc Godard, présenté au dernier Festival de Cannes, était, du



MIGUEL MEDINA AFP

Jean-Luc Godard lors de la sortie de *Film Socialisme*

propre aveu de son auteur, un chant du cygne, l'ultime long métrage de sa carrière. Reçu assez froidement sur la Croisette d'ailleurs, car alambiqué, livré par fragments décousus comme il nous y a habitués dans ses dernières œuvres.

Ses dialogues sont ici publiés (éditions P.O.L.) avec visages d'auteurs, photos de ceux qu'ils citent ou qui l'ont inspiré, vivants ou morts — de Shakespeare à Jean-Paul Sartre, en passant par Beethoven, les chanteuses Barbara et Joan Baez, la romancière George Sand, etc. Il adjoint une lettre manuscrite de Jean-Paul Curnier, écrivain philosophe qui jouait son propre rôle dans le précédent Godard, *Notre musique*, et commente le projet *Film Socialisme*.

L'ouvrage est un bel objet aéré et certaines phrases du film luisent dans la nuit: «*Mettre à l'abri toutes les images du langage / Et se servir d'elles / Car elles sont dans le désert / Où il faut aller les chercher*». Mais l'ensemble est incohérent... comme le film.

Le Devoir

Journée du livre haïtien

Le samedi 21 août prochain se tiendra une Journée du livre haïtien. À cette occasion, la quasi-totalité des écrivains québécois d'origine ou de culture haïtienne se retrouveront sous un même toit.

Fête de livre, fête d'une culture souvent en exil, cette Journée du livre haïtien se tient pour une troisième année au rez-de-chaussée du Centre

NA Rive, au 6971 de la rue Saint-Denis, à l'angle de la rue Bélanger. Si vous prenez le métro, arrêtez-vous à la station Jean-Talou. Au nombre des activités: une rencontre à 14h avec Dany Laferrière et, une heure plus tard, un hommage à l'écrivain Georges Anglade, décédé lors du terrible tremblement de terre.

Seront présents, notamment:

Franz Benjamin, Kesler Brezault, Serge Cham, Joël Des Rosiers, Fred Doura, Roger Edmond, François Forest, Edgard Gousse, Joe Jack, Jan J. Dominique, Dary Jean-Charles, Joseph-Sauveur Joseph, Gary Klang, Stéphane Martelly, Beatrice Maurose, Rodney Saint-Eloi et Frantz Voltaire.

Le Devoir

Hydro Québec présente

ICAV Institut Canadien d'Art Vocal

LES GRANDES SOIRÉES DE L'ICAV...
SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE - UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

La fille du régiment, opéra de Gaetano Donizetti
présenté le 19 août 2010, à 20h
Dirigé par Maestro Paul Nadler
Joshua Major, mise en scène
Jérémie Pelletier, pianiste
Kimberley Dolanski, Marie Jonathan Blalock, Tonio Manuel Blais, Sulpice Aidan Fergusson, Marquise de Berkenfield Pierre Rancourt, Hortensius Mignon Dunn, Duchesse de Krackenthorp Philip Allan Kalmanovitch, Caporal et tout un régiment...

Concert Gala de l'ICAV
Présenté le 21 août 2010, à 19h30
Venez découvrir les voix de demain dans de nombreuses prestations solos, en petits ensembles et en grand ensemble. Accompagnement de piano.
Dirigé par Maestro Paul Nadler

Billets : 25\$ régulier, 15\$ aînés et 10\$ étudiants
Informations : (514) 343-6427
Réseau ADMISSION : (514) 790-1245
www.icav-cvai.org

Faculté de musique
200, Vincent d'Indy, Montréal
Édouard-Montpetit

21 août 2010
7e Édition

Venez découvrir les voix de demain...
www.icav-cvai.org

Événement À ciel ouvert

Danser sur l'infini de l'horizon | 16^e édition
présente 1.2.3. les pieds dans l'eau
Production : Fleuve | Espace danse

21 août 2010 à 20h | 22 août à 15h | Marina de Saint-Jean-Port-Joli | Chantal Caron
Chorégraphe et directrice
1^{ère} partie, collectif invité : Corps atypiques | « L'eau a monté dans la cour arrière »
www.fleuve-espacedanse.com

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Les jeunes chefs au pouvoir

Mode ou lame de fond ?

Le monde de la musique classique vit depuis quelques années un bouleversement majeur: l'arrivée au pouvoir, à des postes de plus en plus importants, de chefs d'orchestre de plus en plus jeunes. Est-ce une chance ou un saut dans le vide ?

CHRISTOPHE HUSS

Dans une entrevue-portrait (*Le Devoir*, 17 juillet), le chef autrichien Manfred Honeck, directeur musical de l'Orchestre de Pittsburgh, qualifiait de «forme de scandale» la propension de grands orchestres à nommer des chefs de plus en plus jeunes. «Faire jouer ensemble des musiciens est à la portée de chaque chef un peu doué. Mais pour transmettre quelque chose au public, un chef a besoin de beaucoup plus de temps», disait-il.

Le fait qu'un chef devait avant tout se construire avant de rendre ce patrimoine de connaissances et d'expérience au public était, il y a vingt ans encore, une lapalissade.

Ce processus d'édification musicale avait une sorte de modèle européen: le passage par ce qu'on appelle les «opéras de répertoire», des maisons; dans de nombreuses villes allemandes, notamment, on présente un opéra différent chaque soir. Il y a certes les nouvelles productions, mais, entre-temps, les anciennes sont reprises, avec des chanteurs membres d'une troupe et des chefs associés à l'institution. Un jeune chef pouvait, en apprenant son métier à la dure, diriger en une saison une cinquantaine de soirées et quinze opéras différents. Tous les Kara-

jan, Böhm, Wand, Szell, Reiner et autres ont fait leurs classes ainsi. Parmi les encore assez jeunes baguettes d'aujourd'hui, Vladimir Jurowski et Stéphane Denève sont passés par cette école de la vie et de la musique.

L'autre cas de figure est celui du musicien d'orchestre qui devenait chef au bout d'un certain temps. On pense à Toscanini, à Giulini, à Walter Weller. Ce modèle existe toujours aujourd'hui: Manfred Honeck, ancien alto solo du Philharmonique de Vienne, et Jaap van Swieten, ancien Konzertmeister du Concertgebouw d'Amsterdam, en sont des exemples actuels.

En Amérique du Nord, la séparation entre les institutions symphoniques et lyriques a toujours été plus grande. Les ascensions fulgurantes se sont surtout opérées lorsqu'un chef assistant était amené à remplacer au pied levé un grand maître. Le cas de Leonard Bernstein, «naissant» un soir de novembre 1943 à New York, alors que Bruno Walter était tombé malade, est le plus emblématique. Ce cas de figure existe toujours, même s'il est largement minoré par la longueur d'obtention de permis de travail aux États-Unis. Il n'est plus possible pour un jeune chef — allemand comme québécois — d'être appelé pour remplacer James Levine au



JACQUES NADEAU LE DEVOIR
Yannick Nézet-Séguin, que l'on voit ici à la tête de l'Orchestre métropolitain, vient d'obtenir la direction de l'Orchestre de Philadelphie.

Symphonique de Boston trois jours plus tard. Cela fait neuf ans que cela dure, et cela ne s'arrange pas... Certains ont pourtant eu cette chance, tel le Français Ludovic Morlot, alors assistant à Boston (donc travaillant déjà aux États-Unis), amené à diriger le Philharmonique de New York et le Symphonique de Chicago dans la même année. Morlot vient d'être nommé directeur musical de l'Orchestre de Seattle.

Les ingrédients du phénomène

Le jeunisme en matière de direction d'orchestre, arrivé avec

la médiatisation de l'image, fut d'abord un phénomène de foire sans lendemain. C'était dans les années 40 et 50. Sont alors apparus les «chefs en culottes courtes». Quatre noms restent associés à cette mode: Lorito Maazel, Piero Gamba, Roberto Benzi et Alain Lombard. Le premier n'a jamais quitté l'affiche et le caractère trempé du dernier l'a probablement privé d'une carrière qui aurait dû être plus grande. Par contre, les deux autres ont sombré.

La vogue actuelle est née dans un pays plus connu pour modeler des candidates à Miss Monde que pour former des

chefs d'orchestre: le Venezuela. Gustavo Dudamel est le produit d'El Sistema, un mouvement visant à faire sortir les jeunes de la misère par l'éducation musicale. Cette initiative visionnaire de José Antonio Abreu a non seulement changé son pays, mais aussi le monde musical. Dudamel, diamant brut, aujourd'hui chef du Philharmonique de Los Angeles, a imposé au monde l'image du chef enthousiaste, remuant, «allumé».

C'est là qu'intervient le marketing, car les agences d'artistes ont pris la balle au bond pour convaincre maints acteurs du métier que le jeunisme était la

bouée de sauvetage de la musique classique, la manière d'influencer notablement sur la pyramide d'âge des consommateurs. Yannick Nézet-Séguin, devenu en trois ans le «second most exciting young conductor, after Dudamel», vient d'obtenir la direction de l'Orchestre de Philadelphie. Partout, ou presque (Chicago et Boston sont de notables exceptions), on ne cherche plus un chef; on cherche un jeune chef.

Le phénomène est largement rendu possible par la fulgurante progression du niveau des musiciens d'orchestre et des orchestres en général. Le boulot d'éducateur d'orchestre devient alors un boulot d'animateur de collectif musical. Et la majorité des orchestres privilégient le gars sympa plutôt que le musicien exigeant. Le quotidien allemand *Berliner Morgenpost* a magnifiquement résumé cela en un titre, cette semaine: «Chef d'orchestre 2.0: copain, plus que tyran».

La nouvelle génération, qui est en train de glaner tous les postes qui revenaient habituellement aux quinquagénaires ou sexagénaires, drainera-t-elle ce nouveau public tant espéré — quel est-il, quelle sera sa fidélité ou rémanence? — tout en nourrissant musicalement le noyau des mélomanes, considéré, souvent un peu légèrement, comme acquis? La réponse à cette question lors de la présente décennie déterminera s'il s'agit d'une mode ou d'une lame de fond. Si les tireurs de ficelles se trompent, espérons qu'après il ne sera pas trop tard.

Le Devoir

JAZZ ET BLUES

Le blues vert des vieux

SERGE TRUFFAUT

Deux fois par année, parfois trois mais plus rarement, les vieux de la vieille nous régalaient. C'est le cas ces jours-ci avec Pinetop Perkins et Willie Smith, dit Big Eyes Smith, qui proposent un album intitulé *Joined at the Hip* sur l'étiquette Telarc. Au cas où on ne serait pas au courant comme au parfum, le premier est pianiste, le deuxième chante et joue de l'harmonica.

Pour bien camper ce que font musicalement ces messieurs aujourd'hui, il faut rappeler deux ou trois faits de leur passé. Et tout d'abord, l'énorme point commun qu'ils partagent: ils ont été membres de la phalange des phalanges du blues. Laquelle? Celle qui avait pour éclaircisseur comme pour chef McKinley Morganfield, dit Muddy Waters ou «eaux boueuses».

Les eaux boueuses sont celles évidemment du Mississippi. Cette précision géographique n'est ni gratuite ni vaine. Comme Waters, comme l'auteur de *The Same Thing*, Perkins est né au Mississippi. Quand? Le 13 juillet 1913. Il a donc 97 ans. Il est l'ainé de B. B. King. Il est au blues ce qu'Eubie Blake fut au jazz, ou plutôt au ragtime.

Perkins a rejoint Waters en 1969 et ne l'a plus quitté. Ce faisant, il a rejoint les «gros yeux» qui venaient de réintégrer le groupe après avoir fait le taxi à Chicago pendant trois ans. À l'époque, Smith était le batteur, le ponctuateur de *What's the Matter with the Meal*. Mais le premier instrument de Big Eyes, né dans l'Arkansas il y a 76 ans, fut bel et bien l'instrument par excellence des pauvres: l'harmonica.

Depuis la mort de Waters, le compositeur de *Mannish Boy*, les deux compères se sont retrouvés régulièrement dans le cadre du Legendary Blues Band lorsqu'ils n'accompagnent pas



Hubert Sumlin ou d'autres vétérans revenus de tout. Tout cela pour dire, voire souligner, que *Joined at the Hip* est un aboutissement. Parce que, comme *because*, il est fait en grande partie de compositions originales, toutes signées Willie «Big Eyes» Smith, qui allient le réalisme avec l'humour.

Autrement dit, cet album n'est pas un album de reprises. Ce n'est pas un album cultivant la nostalgie à l'égard de Muddy Waters, de Willie Dixon ou de Howlin' Wolf. Dit autrement, c'est un album rafraîchissant même s'il a été fait par des vieux. Même si on est en terrain connu dès la première seconde.

Il faut dire qu'entre autres talents, nos deux compères possèdent celui de savoir s'entourer: Bob Stroger est à la basse, Kenny «Big Smile» Smith, fils de «Gros Yeux», est à la batterie, Little Frank Krakowski est à la guitare rythmique et... John Primer à l'autre guitare. Au cas où vous ne seriez pas au courant comme au parfum, dans le genre dit Chicago blues, Primer appartient à la catégorie rassemblant Hubert Sumlin, Buddy Guy et Otis Rush. Question juste, question juste à temps, Primer a un sixième sens. Il est hallucinant parce qu'il est l'archétype du type qui joue mine de rien. Ce CD est essentiel à la puissance 1000.

Le Devoir

21^e anniversaire
JOURNÉE FRATERNELLE GILBERT LANGEVIN
sur les bords de la rivière Richelieu
Samedi, 28 AOÛT à partir de 14 h
Pour toutes celles et ceux qui aiment dire ou écouter la poésie
Tout est gratuit. Rens:(450)787-2549 (450)207-0771
http://gilbertlangevin.com

Hydro Québec PRÉSENTE
LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU
DOMAINE Forget
2010
Du 19 juin au 5 septembre
www.domaineforget.com

DES CENTAINES D'ARTISTES...

MERCREDI 18 AOÛT, 20H30
Les Soirées Jazz
TIGER OKOSHI, trompette
SYLVAIN PROVOST, guitare
LORRAINE DESMARAIS, piano
FRÉDÉRIC ALARIE, contrebasse
YVES BOISVERT, batterie
Deloitte
Simon 1000 1000 1000

JEUDI 19 ET VENDREDI 20 AOÛT, 20H30
Musique Nouvelle en Charlevoix
LE NOUVEL ENSEMBLE MODERNE
Direction: LORRAINE VAILLANCOURT
LORRAINE VAILLANCOURT

SAMEDI 21 AOÛT, 20H30
Les Grands Concerts
LES VIOLONNÉS DU ROY
Direction: JEAN-MARIE ZEITOUNI
« DIVERTISSANT MOZART »
Desjardins

LES BRUNCHES-MUSIQUE

Dimanche 22 août
ROBIN GRENON & GISÈLE GUIBORD, harpes
Harpes du Paraguay

Dimanche 29 août
BERNARD CIMON, accordéon
Chanson française

INFORMATION ET RÉSERVATIONS :
1 888-DFORGET (336-7438)
www.domaineforget.com

Québec Patrimoine canadien Canadian Heritage

Hydro Québec présente
festival Orford 2010
centre d'arts orford
JEAN-FRANÇOIS RIVEST DIRECTEUR ARTISTIQUE
Concert de clôture du Festival Orford 2010
Dimanche 15 août à 14h30 39\$
Église Saint-Patrice, Magog
Chostakovitch : 1936
La Cinquième Symphonie
Wonny Song, piano
Orchestre de l'Académie Orford ~ OAOI
Jean-François Rivest, chef d'orchestre
Au programme :
Wagner Tristan und Isolde, Prélude et Liebestod
Chopin Concerto pour piano n° 2, en fa mineur, op. 21
Chostakovitch Symphonie n° 5 en ré mineur, op. 47
www.arts-orford.org | 1 800 567-6155
Cultura, Commission de la Capitale-Nord, Québec, Québec, Centre des arts et des lettres de Québec, Patrimoine canadien, Canadian Heritage, Université de Montréal, ARCHAMBAULT, YAMAHA, SERVICE MUSIQUE 90.7, SERVICE MUSIQUE 100.7, LE DEVOIR

DE VISU

Survol stimulant sur l'art des femmes

Au Musée national des beaux-arts du Québec, une exposition exceptionnelle présente la grandeur des œuvres des femmes au cœur de l'art contemporain

FEMMES ARTISTES
L'ÉCLATEMENT DES
FRONTIÈRES, 1965-2000

Musée national des beaux-arts
du Québec
Parc des Champs-de-Bataille
Jusqu'au 10 octobre 2010

MARIE-ÈVE CHARRON

Le Musée national des beaux-arts du Québec (MNBAQ), à travers cette exposition conçue strictement à partir des œuvres de sa collection, confirme la richesse de la contribution des femmes à l'art contemporain. Dès l'amorce de l'exposition, il s'agit d'une enfilade serrée d'œuvres toutes plus stimulantes les unes que les autres, à quelques exceptions près.

Ce volet fait suite à un premier, tenu l'été dernier et présenté cette année au Musée d'art de Joliette, qui se consacrait à l'art des femmes entre 1900 et 1965. Les deux volets ont été initiés par la directrice générale du Musée, Esther Trépanier, pour souligner son entrée en fonction, qui remonte à septembre 2008. En plus de marquer l'arrivée d'une femme à la tête du Musée, le projet faisait valoir un des champs de spécialisation de la directrice,

qui a déjà consacré de nombreuses recherches à l'art moderne au Québec, notamment à celui de femmes peintres.

Alors qu'Esther Trépanier était chargée du premier volet, la barre du volet en cours a été tenue par le conservateur en art contemporain Pierre Landry, lui aussi entré en fonction en 2008, mais qui vient de quitter l'institution. En ayant recours à six regroupements thématiques, plus convenus que risqués, Landry a heureusement évité le piège du fourre-tout, malgré un corpus au départ fort hétéroclite.

Du corps au politique

Le thème des «Figures du corps» qui accueille le visiteur est d'ailleurs tout indiqué. Avec les œuvres de Louise Robert, de Françoise Sullivan et de Carol Wainio, entre autres, cette section rappelle un tournant où les artistes délaissent l'abstraction pure en peinture pour réintroduire d'autres référents, en l'occurrence ici le motif du corps, souvent travaillé par les femmes. Le thème suivant, «D'une chose à l'autre», n'est pas aussi clairement posé, mais s'arrête également sur des pratiques charnières qui, comme chez Jocelyne Allouche et Martha Townsend, se fondent sur le vocabulaire de la sculptu-

re minimaliste pour en modifier la portée, soit par l'apport de matériaux nouveaux, soit en faisant des références diverses, au paysage, au temps, à la mémoire et à l'identité, par exemple.

Une centaine d'œuvres sont ainsi réunies dans les deux salles de l'exposition, au demeurant réparties dans des pavillons différents. Si, en général, les rapprochements thématiques sont cohérents et les échos formels judicieux, il reste que l'accrochage ne respire pas suffisamment et force des entassements parfois déplorables qui nuisent à la compréhension des œuvres. Ainsi, *L'Hôtel* (1989) d'Angela Grauerholz se trouve en étroite face à face avec *Parfum* (1991) de Geneviève Cadieux, une photographie d'assez grande dimension. Il est en outre impossible d'apprécier cette œuvre avec le recul nécessaire, d'autant qu'elle se trouve à la sortie d'une salle construite pour abriter l'imposante installation *La Salle de classe* (1977-1980) d'Irene Whittome, un autre morceau majeur du corpus ciblé.

Malgré l'entassement des œuvres qui prévaut aussi dans la seconde salle, d'autres pièces captivantes s'y trouvent, avec «*L'humour*» et «*Du regard politique*», deux thèmes désignés par le commissaire comme des sphères où les artistes femmes se sont particulièrement fait valoir par des approches critiques. L'ambitieuse mosaïque de photographies de Raymond de April, intitulée *Tout embrasser* (2000-2001), fait bonne figure sous une autre rubrique, à savoir «*Le documentaire et au-delà*», où se trouve également le travail de Claire Beaugrand-Champagne, une pionnière en photographie trop souvent oubliée. Les séries de Clara Gutsche et de Raphaëlle de Groot, réalisées avec des communautés de religieuses, se répondent à merveille dans cette section. Elles le font avec des approches fort différentes, à l'image de l'art contemporain en général, dont les pratiques vont dans toutes les directions.

Le sous-titre de l'exposition, «*L'éclatement des frontières*», reprend d'ailleurs ce poncif de l'art contemporain qui suit l'apogée du modernisme, où l'abstraction picturale et l'auto-référentialité étaient plutôt de mise. La présence de plus en plus importante des femmes en art à partir des années 1960, période qui coïncide avec le mouvement de libération de la femme et le féminisme, a d'ailleurs largement contribué à cet éclatement des frontières (entre les disciplines, entre l'artiste et la société, entre le spectateur et l'œuvre, entre la culture d'élite et la culture populaire, entre le privé et le public, etc.). Les textes muraux ponctuant le parcours de l'exposition auraient davantage cet apport crucial des femmes dans l'art contemporain et ses enjeux, justifiant ainsi avec plus d'éloquence qu'on leur consacre en exclusivité une exposition.

Il est vrai que l'exposition n'a pas la prétention de proposer un nouveau récit de l'art



COLLECTION MNBAQ

L'Homme générique (1989), de Jana Sterbak, épreuve à la gélatine argentique sur plexiglas et bois.

contemporain des femmes au Québec ni de réfléchir sur la façon dont l'institution des plaines d'Abraham fait la collection de cet art. Même si les enjeux ne sont pas toujours explicités et que les œuvres sont parfois desservies par l'accrochage, l'exposition s'avère une introduction honnête pour les visiteurs non initiés à ces questions. Quant aux autres, ils ne boudront pas l'occasion de voir ou de revoir des pièces importantes de l'art du Québec.

D'ailleurs, avec le catalogue publié en complément à l'exposition, le MNBAQ inaugure la collection «Arts du Québec», qui se consacra à la recherche dans ce secteur. En plus de la partie rédigée par Pierre Landry, l'ouvrage présente un texte d'Esther Trépanier portant sur le premier volet de l'exposition — lequel est d'ailleurs plus développé et parfois plus pointu — ainsi que les biographies des 101 artistes femmes. Cet ouvrage est appelé à devenir une référence.

Paréidolies
de Nicolas Baier

Au MNBAQ, ne manquez pas de voir les œuvres récentes de Nicolas Baier, qui sont vrai-

ment à couper le souffle. L'artiste capte avec la photographie la surface de choses anodines, feuilles de papier, calcaire et miroir par exemple, pour en tirer des paysages mirifiques ou des plans abstraits saisissants. Le commissaire, l'ex-collègue au *Devoir* et actuel conservateur

de l'art contemporain au Musée régional de Rimouski, Bernard Lamarche, écrit à propos de *Vanités*, pièce maîtresse de ce corpus, qu'elles «révèlent l'avidité du regard à percevoir même ce qui n'y est pas».

Collaboratrice du *Devoir*



COLLECTION MNBAQ

Le Secret (1996), de Claudie Gagnon. Bois, carton et objets trouvés.



COLL. MNBAQ © IRENE WHITTOME / SODRAC (2010)

L'Oeil (1970), d'Irene Whittome. Sérigraphie, ouate et boîtier.



JEAN-FRANÇOIS GIRARD
GUIDE DE SURVIE EN VILLE

VERNISSAGE: Mercredi 18 août, de 17h à 20h
Un conte multimédia débutera à 18h



GALERIE BERNARD
3926, rue Saint-Denis, Montréal
T : 514.277.0770

GALERIE WALTER KLINKHOFF
AU SERVICE DES COLLECTIONNEURS DEPUIS PLUS DE 50 ANS

1200, rue Sherbrooke Ouest, Montréal (Québec) H3A 1H6 | 514.288.7306
www.klinkhoff.com

Si vous songez à vendre
des œuvres d'art d'importance,
nous vous invitons à nous consulter, en toute confidentialité,
à info@klinkhoff.com

CIRQUE DU SOLEIL.

ARTISANS
DU
RÊVE
COSTUMES
DU CIRQUE DU SOLEIL

AU MUSÉE McCORD
DU 26 MAI AU
11 OCTOBRE 2010

ENTRÉE GRATUITE! LES MERCREDIS DE 17H À 21H

MUSÉE McCORD

EN COLLABORATION AVEC
Desjardins

690, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL METRO MCGILL / AUTOBUS 24 WWW.MUSEE-MCCORD.QC.CA



Exposition des aquarelles de
Normand Laurin

à l'Auberge Val Carroll
50 ch. Val Carroll, Harrington, Québec
samedi et dimanche 21 et 22 août
de 11h. à 17h.
tel. 450 562 1272

Avant d'entrer dans l'automne...

SAINT-BENOÎT-DU-LAC

9 septembre - un concert et la découverte de
DOM BELLOT, architecte et homme d'église

MONTRÉAL - HENRI BOURASSA

19 septembre - conférence
pour célébrer le 100^e anniversaire
du journal LE DEVOIR!

Les beaux
detours
CIRCUITS
CULTURELS

www.lesbeauxdetours.com
514 352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont

CINÉMA



Un deuil en hiver

Catherine Martin signe un beau film grave et patient autour d'une histoire toute simple

TROIS TEMPS

APRÈS LA MORT D'ANNA

Réalisation et scénario: Catherine Martin. Avec Guylaine Tremblay, François Papineau, Sheila Jaffé, Denis Bernard, Denise Gagnon, Paule Baillargeon, Gilles Renaud, Gary Boudreault. Image: Michel La Veaux. Montage: Natalie Lamoureux. Musique: Robert M. Lepage.

ODILE TREMBLAY

Un beau film grave, patient, parent du cinéma de Bernard Émond, le compagnon de vie de Catherine Martin, mais *Trois temps après la mort d'Anna*, en demeurant dans la retenue, laisse quand même l'émotion s'affirmer plus librement que chez le cinéaste de *La Neuvaïne*. Catherine Martin possède sa propre touche, très féminine, déjà admirée dans son *Mariages*. Guylaine Tremblay, vedette de *Contre toute espérance* d'Émond, est ici dirigée par Catherine Martin avec une même quête de vérité. Traquée en gros plans, mais faisant également parler son corps, sa nuque, son intériorité, cette comédienne livre une extraordinaire interprétation.

L'histoire, toute simple, est celle d'une femme dont la fille unique, violoniste, est assassinée après un concert sublime par un maniaque. Elle part vivre seule son deuil dans la propriété familiale de Kamouraska, retrouvant là un amour de jeunesse, un peintre, Édouard (François Papineau).

Trois temps après la mort d'Anna est le film d'une douleur, mais aussi de l'instant qui oscille entre le choix de la mort et celui de la vie, sur un scénario à la ligne parfois trop fragile. Après une courte entrée en matière, le dernier concert, puis la découverte de la jeune fille morte dont on n'assistera ni au trépas ni aux funérailles, l'action bascule dans le deuil de Françoise. À travers ce parcours initiatique



Sheila Jaffé et Guylaine Tremblay dans *Trois temps après la mort d'Anna*, de Catherine Martin

MICHEL LA VEAUX

doublé d'un saut dans le vide, cette femme affrontera les fantômes de sa vie — mère, grand-mère, fille disparue — réincarnés dans sa chambre, en des moments très émouvants. Comme dans son précédent film, *Mariages*, les relations entre les femmes et les rituels qui s'y rattachent constituent des liens de transmission qui permettent avec poésie et mystère de surmonter les épreuves.

On a l'impression que diffé-

rentes influences picturales, dont Georges de La Tour pour les lueurs éclairant le visage de l'actrice et *La Mort de Marat* de Louis David pour la scène très stylisée de la jeune fille assassinée, ont inspiré la cinéaste et les magnifiques images de Michel La Veaux, qui constituent une des grandes forces du film.

Claude Jutra avait immortalisé Kamouraska au cinéma. Cette fois, en une fin d'hiver, le même village superbe, avec

ses paysages d'hiver et de neige, est livré dans une perspective d'intimité plus forte, et la beauté du panorama et de l'architecture, la musique inspirée, un traitement de la lumière exceptionnel pour les scènes intérieures, épousent ici les états d'âme des protagonistes. Ceux de Guylaine Tremblay surtout, qui a dû plonger pour capter des états d'extrême tension intérieure. Mais aussi à travers le jeu plein d'humanité de François

Papineau, un des meilleurs acteurs québécois de sa génération, incarnant avec une puissance rentrée un homme blessé et solitaire rattrapé par l'amour.

Certaines figures, celle du mari campé par Denis Bernard surtout, auraient gagné à être développées davantage, ne serait-ce que pour créer une tension à l'intérieur des choix amoureux de Françoise. Endeillé comme son épouse, ce personnage se voit relégué

presque à la figuration, ce qui nuit à la vraisemblance de l'histoire. La lenteur des scènes, tout en servant le climat du film, en plombe quand même parfois le rythme. Quant au dénouement, il aurait mérité d'être un peu accentué pour gagner de la force. Ce qui n'enlève pas sa grande beauté et sa charge dramatique et poétique à *Trois temps après la mort d'Anna*.

Le Devoir

Le tourbillon de la vie

LES REGRETS

Réalisation et scénario: Cédric Khan. Avec Yvan Attal, Valéria Bruni Tedeschi, Arly Jover, Philippe Katerine, François Negret. Image: Céline Bozon. Montage: Yann Dedet. Musique: Philip Glass.

ODILE TREMBLAY

Évidemment, il était difficile d'éviter les clichés dans un film abordant les amours illégitimes et passionnées. Motif classique du septième art. D'autant plus que Cédric Khan a voulu rendre hommage à *La Femme d'à côté* de Truffaut. Mais bien des cinéastes tâtent un jour ou l'autre du drame sentimental. *Je t'aimais* de Zabou Breitman, sur nos écrans l'an dernier, jouait dans ces mêmes ornières. À chacun d'y greffer son style.

Cédric Khan, qui avait brûlé l'écran avec des films éclatants comme *L'Ennui* et *Roberto Zucco*, égare un peu sa force dans une œuvre qui avance sur des chemins déjà balisés, en empruntant toutefois la voie plus originale du suspense sentimental.

Ce film, pourtant déparé par un scénario minceur et de nombreuses redites qui alourdissent sa trame, repose brillamment sur les épaules des deux interprètes principaux, unis par une vraie chimie. Tant Yvan Attal, acteur toujours juste et intense, que Valéria Bruni Tedeschi, épouse-touffante, sauvent cette histoire convenue de l'insignifiance. Malgré la musique inspirée de Philip Glass et la mise en scène nerveuse de Cédric Khan, *Les Regrets* (beau titre mélan-

colique) s'est amarré aux sentiments sans chercher à les justifier par des détours scénaristiques trop explicites, force et faiblesse de ce film qui mélange parfois les genres sans crier gare.

Le film nous est servi surtout à travers le regard de Mathieu (Attal), architecte qui travaille en tandem avec son épouse et retrouve après la mort de sa mère un amour de jeunesse, Maya (Valeria), mal mariée à un ivrogne grotesque (Philippe Katerine, comique dans le genre). Ils perdent la tête, se retrouvent où ils peuvent pour de brûlantes étreintes, rêvent de tout reprendre à zéro, jouent de la valse-hésitation jusqu'à l'absurde, alors que Mathieu sombre dans un épisode de folie pure. Les regrets ne sont

pas qu'amoureux ici, mais embrassent les mauvais choix de vie, de la jeunesse à la quarantaine, avec rêve de changements de cap. L'amour-maladie se nourrit de malaises, de frénésies, plutôt que de joies.

Ça se joue à coups de messages textes, de gares en hô-

tels, d'hôpital en bureau d'architecte, sur les autoroutes, à Paris comme au milieu de la campagne profonde. La passion est nourrie par les obstacles, dont les revirements ne sont pas toujours logiques. Le choc des corps dans une fièvre sauvage, les pulsions et

mirages nourris de l'échec de leur relation de jeunesse... L'aspect dérisoire de ces êtres marionnettes que le destin ballote s'appuie jusqu'à un dénouement en escalier, trop lourd.

Le Devoir



Yvan Attal et Valeria Bruni Tedeschi dans *Les Regrets*, de Cédric Khan

SOURCE FUN FILMS

★★★★★ Le Monde ★★★★★ Positif ★★★★★ Télérama ★★★★★ Studio Ciné Live

«Un film très intéressant et bien interprété.»
Julie Laferrière, *L'été du monde*

YVAN ATTAL VALERIA BRUNI TEDESCHI

les regrets

UN FILM DE CÉDRIC KAHN

PHILIPPE KATERINE ARLY JOVER FRANÇOIS NEGRET

www.lesregrets-lefilm.com

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ

CINÉMA PARALLÈLE
3536 BOULEVARD SAINT-LAURENT
514-497-2208

tous les jours:
13h00 - 15h00 - 19h00

CINÉMA

Sans temps mort ni temps fort

Mesrine – L'instinct de mort, premier volet d'un diptyque, fait défiler à grande vitesse les faits saillants d'une biographie explosive

MESRINE – L'INSTINCT DE MORT

De Jean-François Richet. Avec Vincent Cassel, Cécile de France, Gérard Depardieu, Roy Dupuis, Gilles Lellouche, Elena Anaya. Scénario: Abdel Raouf Dafri, Jean-François Richet. D'après le livre de Jacques Mesrine. Image: Robert Gantz. Montage: Hervé Schneid. Musique: Eloi Painchaud. France-Québec, 2008, 114 minutes.

MARTIN BILODEAU

L'action au détriment de la passion, le divertissement au détriment de la réflexion. Voilà à quoi Jean-François Richet (*Ma 6-T va crack-er*, *Assault on Precinct 13*) a réduit la figure de Jacques Mesrine. Sa vie, il est vrai, fut un feu roulant de péripéties. Connues, plus ou moins, si bien que nous étions en droit d'exiger de ceux qui ont fait le pari de nous la raconter au grand écran un recul qui l'éclairerait sous un angle inédit. Or Richet ne fait que prétendre à la réflexion, pour privilégier un polar musclé et ostentatoire, marqué par l'esthétique des années 60, avec écrans divisés, façon *L'Affaire Thomas*

Crown. Mais encore?

Mesrine – L'instinct de mort, premier volet d'un diptyque dont le second prendra l'affiche dans deux semaines (*Mesrine – L'ennemi public n° 1*), fait défiler à grande vitesse les faits saillants d'une biographie explosive, sur une période d'un peu plus de dix ans. Coup de départ: le retour de Mesrine, en 1959, de la guerre d'Algérie, où il a commis des atrocités sous l'ordre de ses supérieurs, avec en preuve un prologue illustrant ces événements fondateurs. Le scénario ne s'aventurera jamais plus loin pour expliquer, ou justifier, son destin de braqueur et de meurtrier.

Dans sa hâte de tout dire, Richet a plutôt choisi d'aligner les événements marquants qui ont suivi: la formation de sa famille criminelle sous la gouverne d'un parrain d'arrondissement (Gérard Depardieu), celle de sa famille naturelle avec une jolie Espagnole (Elena Anaya) qui lui donnera trois enfants, ses premiers braquages, sa première peine de prison, et à travers ces événements la croissance d'une pulsion morbide: Mesrine est un électron libre complètement irréfléchi, qui allonge sa liste d'ennemis dès le saut du lit.

Rétrospectivement, on peut dire que Jeanne Schneider était son alter ego, la Bonnie de son Clyde. Or le film fait d'elle, et de Cécile de France qui l'incarne, une figurante. Elle l'a pourtant aidé à manufacturer ses ennemis, a provoqué leur exil au Québec, a facilité le kidnapping en amateur d'un milliardaire (Gilbert Sicotte). Mais le personnage, comme celui de Jean-Paul Mercier campé avec brio par Roy Dupuis, reste à l'état d'ébauche. La passion qu'elle inspire à Mesrine nous est communiquée telle une vérité dont il est inutile d'étayer la preuve.

Tout bien considéré, Richet aurait mieux fait de raconter leur histoire, qui est l'épicentre de la carrière criminelle de Mesrine, plutôt que d'aspirer à la biographie exhaustive qui ne pouvait, fatalement, qu'être superficielle et anecdotique.

Reste malgré tout la performance de Vincent Cassel, un acteur tout en nerfs, qui possède de la puissance physique et le charisme du personnage. Il joue cela avec un aplomb beau à voir. Dans un film, hélas, sans temps mort ni temps fort.

Collaborateur du Devoir



Roy Dupuis et Vincent Cassel dans *Mesrine – L'instinct de mort*

SOURCE ALLIANCE

Au-delà du glamour

EAT PRAY LOVE (MANGE PRIE AIME)

Réalisation: Ryan Murphy. Avec Julia Roberts, James Franco, Javier Bardem, Billy Crudup, Hadi Subiyanto, Viola Davis, I. Gusti Ayu Puspawati. Scénario: Ryan Murphy, Jennifer Salt, d'après le livre d'Elizabeth Gilbert. Image: Robert Richardson. Montage: Bradley Buecker. Musique: Dario Marianelli. États-Unis, 2010, 140 minutes.

MARTIN BILODEAU

Le livre d'Elizabeth Gilbert, qui mélange récit de voyage et leçons de croissance personnelle, a connu un tel succès de librairie que, forcément, les attentes des lectrices (l'usage du féminin s'impose ici) par rapport au film sont démesurées. En revanche, les personnes allergiques à la «chick-lit» frappée du sceau approuvé d'Oprah Winfrey (je suis

de ceux-là) n'en ont aucune. Attente, je veux dire. D'où la surprise de constater qu'au-delà du diaporama exotique sur l'Amérique frisée lancée pour un an à la recherche de son «moi» profond entre l'Italie, l'Inde et Bali, un film est né. Modeste, maladroit et exagérément long, mais porteur d'une authentique proposition de cinéma, là où les *Mamma Mia*, *Julie and Julia* et autres *Sex and the City*, visant le même public, n'ont jamais dépassé le stade du téléfilm glamourisé.

Le mérite en revient à Ryan Murphy, réalisateur du décoiffant *Running with Scissors* et créateur de la très chouette télésérie *Glee*. Partant du livre, auquel il est resté fidèle (il aurait pu toutefois nous dispenser de la voix hors champ inutile), il a opté pour un modelage réaliste, terre à terre, de la matière. Décors, costumes, coiffures, rien d'autre à l'horizon que du dépaysement sans l'artifice. La cacophonie romaine, la pous-

sière indienne, le chahut indonésien occupent une place dans l'image et dans la bande-son, dans laquelle se faufile en douceur la musique exquise de Dario Marianelli (*Atonement*).

Tout le film, du reste, repose sur la personnalité attachante de Julia Roberts, une actrice au registre limité qui laisse ici transparaître la femme mûre qu'elle est devenue, ainsi que les rondeurs subtiles qui la complimentent. Par leur talent reconnu, tous ses partenaires de jeu la mettent au défi et relèvent le niveau: Viola Davis en amie éditrice, James Franco en amant acteur, Billy Crudup en mari brisé par le divorce, Richard Jenkins en compatriote noyant sa peine dans un ashram indien, et enfin Javier Bardem en amant brésilien exilé à Bali. Cela dit, à qui veut chipoter sur l'existentialisme bourgeois qui se dégage de l'affaire, la porte est grande ouverte.

Collaborateur du Devoir

L'antre de la bête

Animal Kingdom regorge de notations psychologiques troubles et de sous-entendus admirablement calibrés

ANIMAL KINGDOM

Scénario et réalisation: David Michôd. Avec James Frecheville, Ben Mendelsohn, Guy Pearce, Jacki Weaver, Joel Edgerton, Luke Ford, Sullivan Stapleton. Photo: Adam Arkapaw. Montage: Luke Doolan. Musique: Antony Partos. Australie, 2010, 112 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Josh Cody, «J» pour les intimes, 17 ans, vient de perdre sa mère, morte à la suite d'une surdose d'héroïne. Désespéré, l'adolescent appelle sa grand-mère Janine après le départ de la police. Mamie attentionnée, Janine «Smurf» Cody sait gérer toutes les situations. Matriarce affectueuse et pimpante trônant docilement à la tête d'une maisonnée de dangereux truands de Melbourne, la dame accueille donc avec chaleur ce petit-fils prodigue. Lequel, faute d'autre chose, a tôt fait de se familiariser avec les activités criminelles de ses tontons flingueurs.

Animal Kingdom, expression anglaise désignant le règne animal, porte bien son titre. Au fil d'une intrigue généralement solide, ce premier long métrage de l'Australien David Michôd fait la démonstration convaincante, en tablant sur une métaphore classique, que des siècles d'évolution n'ont permis à l'homme de se distinguer de l'animal qu'en termes purement théoriques.

Quand aucun personnage ne se veut particulièrement sympathique ou attachant, la mise en scène se doit d'être habile afin d'emporter l'adhésion, de clouer à son siège le spectateur qui, par manque d'identification, pourrait être tenté de décrocher. Michôd se montre à la hauteur. D'une souplesse de chaque instant, sa réalisation

sait se faire discrète ou expressive selon les besoins de la scène, mais jamais elle ne prend le pas sur l'histoire ou l'interprétation. Les séquences nocturnes, nombreuses, évoquent parfois même le travail du vétérinaire Michael Mann. Dès lors, l'impact de certaines faiblesses, tels le traitement plutôt convenu du volet policier et une baisse marquée de régime peu avant le dernier acte, s'en trouve considérablement amoindri.

Il se dégage de cette peinture de milieu un grand souci de réalisme. Michôd, qui signe également le scénario, a peuplé cette chronique familiale et criminelle d'êtres tridimensionnels. Ô rareté, les rôles secondaires jouissent d'autant de

considération à l'écriture et à la mise en scène que les principaux, notamment dans cette façon qu'a le cinéaste de filmer les regards équivoques et les silences ambigus qu'échange tout un chacun.

Animal Kingdom s'intéresse avant tout au personnage de «J», mais celui de la grand-mère, Janine, s'avère le plus fascinant. A cet égard, le scénario regorge de notations psychologiques troubles et de sous-entendus admirablement calibrés. Croisement entre Mildred Pierce et Ma Barker, la douce Janine «Smurf» Cody se révèle au bout du compte la vraie clef de voûte de ce royaume-là.

Collaborateur du Devoir



SOURCE SONY

Eat Pray Love repose sur la personnalité attachante de Julia Roberts.

SOMBRIERO PRÉSENTE

★★★★★ E.L.E. ★★★★★ Le Monde

CATHERINE DENEUVE MARIE-JOSÉE CROZE MARINA HANDS

Mères et Filles

UN FILM DE JULIE LOPES-CURVAL

WWW.MERSETFILLES.LEFILM.COM

À L'AFFICHE DÈS LE VENDREDI 20 AOÛT!

«TOTALEMENT ORIGINAL ET CAPTIVANT!»

Malcolm Fraser, MIRROR

TILDA SWINTON

I Am Love

UN FILM DE LUCA GUADAGNINO

WWW.IAMLOVEMOVIE.COM

PRÉSENTÉ À L'AFFICHE!

13 VERSION ORIGINALE ITALIENNE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

CINÉMAS AMC LE FORUM 22

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

metropolefilms.com

GAGNANT AUX OSCARS MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

★★★★★ THE GAZETTE

DANS SES YEUX

THE SECRET IN THEIR EYES

UN FILM DE JUAN JOSÉ CAMPANELLA

13 16e SEMAINE!

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

metropolefilms.com



SOURCE SÉVILLE

Animal Kingdom, expression anglaise désignant le règne animal, porte bien son titre.

www.cinemaduparc.com

«UN «MÉGA» FILM D'AUTEUR.»

LEONARDO DICAPRIO

INCEPTION

version originale anglaise avec sous-titres français

CÉLÉBRATION CENTENAIRE KUROSAWA 25 FILMS À VOIR ABSOLUMENT

LE CINÉMA DES FEMMES D'ARGENTINE

DERNIÈRES SÉANCES AJOUTÉES RASHOMON : SAM. DIM. 13h45

Autobus 80 / 129

Métro Place des arts

3575 Du Parc 514-281-1900

CINÉMA DU PARC

STATIONNEMENT 3 HEURES : 2€

LIVRES

Portraits de femmes



LOUIS HAMELIN

Injustice flagrante de la postérité de Henry James: le gars a fait paraître à peu près soixante bouquins, mais la première chose qui me revient à son sujet, c'est la phrase de Hemingway disant qu'il «écrit comme une vieille femme». J'ai connu bien des lecteurs qui avaient reculé devant les immenses profondeurs de la *Recherche du temps perdu* parce que l'auteur, génie ou pas, écrivait comme une vieille tante. Comme si on ne pouvait pas en même temps aimer le steak et le gruau... Ma blonde jette un coup d'œil de côté à la page du roman de Francis Wyndham que je suis en train de lire et elle trouve que ça n'a pas l'air bien terrible. Les dialogues lui paraissent un peu coincés, et ils le sont, ou plutôt le seraient si «coincés» était un terme suffisant pour décrire les effets de quelques siècles de domination impériale, de préjugés aristocratiques fleuris sur le vieux terreau tory et de pudibonderie victorienne sur le discours et le style narratif.

Ce n'est certes pas Papa Hemingway qui eût décrit un berger allemand (ou un grand koudou?) comme ceci: «*Son poil changeait de couleur sous le regard: selon la lumière sa fourrure prenait une teinte anthracite sur fond crème, ou des reflets boisés de noyer avec une touche de miel, et sa robe possédait d'autres nuances fugitives, éphémères — abricot, ambre, moutarde.*» On dirait presque un employé de la SAQ qui essaie de nous vendre un bourgogne! Préciosité, voilà, le mot est lâché... Celle d'une bonne et ancienne société dont la stratification sociale et les comportements hérités et hautement codifiés se reflètent dans une langue commune ou cultivée dont les livres recueillent ensuite l'expression épurée, littéraire. Dans un simple *vous* utilisé à la place d'un *tu*, la mentalité nationale s'expose bien autant que sur

un plateau de petits scones et dans une théière. C'est presque un hasard si, au moment où je finissais de relire *La Leçon du maître* de James, longue nouvelle où l'on croise, en Henry Saint George, un des plus riches (au littéral comme au figuré...) personnages d'écrivain de ma connaissance, un bref roman et un recueil de nouvelles de ce Wyndham, publiés dans les années 80 et maintenant disponibles en français, après le stage de rigueur au milieu des piles de parutions de moins en moins récentes, ont trouvé leur chemin jusque sous mon nez.

Le style, classique (compasé, diront certains), les dialogues d'une correction irréprochable, le sens de l'observation et cet humour à peine perceptible sous la forme d'une très fine lumière venant effleurer la phrase, la pénétration psychologique, tout chez lui dénote l'épigone jamesien, sauf la production, éloignée de toute ambition d'égaliser celle du Maître: des nouvelles écrites, paraît-il, à l'adolescence, ont paru en 1974. Puis, 11 ans plus tard, d'autres nouvelles. En 1987, âgé de 63 ans, il décroche un prix du premier roman pour *L'Autre Jardin*. Aucun des deux ouvrages recensés ici ne fait osciller l'aiguille du compte-pages (cet indispensable bidule qui trône sur la table de chevet de tout bon critique harassé) à 200. On ne pourra pas accuser Wyndham, qui toute sa vie a pratiqué la critique littéraire et exercé des fonctions éditoriales, d'avoir abusé de la capacité de travail de ses pairs.

Les six histoires que j'ai lues (le roman plus les cinq nouvelles) se présentent en fait comme autant d'épisodes, plus ou moins habillés de fiction

et narrés à la première personne, d'une autobiographie en pièces détachées. On y évolue le plus souvent dans une chic campagne anglaise, quelque part entre Oxford et le genre de manoir du temps de Charles II où vivent d'enviables laïques et des sires ronchons, entre le jardin bien à

l'abri de tout désordre derrière ses murs de pierre et la rivière où la truite se pêche à la mouche comme il se doit. Dans ce monde pétri de traditions que menacent, à l'extérieur, le nazisme et ses voyous (même si Herr Goering, noblesse réelle ou usurpée oblige, semble un gentleman tout ce qu'il y a de bien) et, à l'intérieur, diverses formes de marginalité poussées comme des touffes rebelles sous la répression victorienne des puissances du sexe, on voit se fendiller la belle façade du domaine.

Une constante de ces histoires est l'attraction exercée sur le garçon jeune, puis moins jeune, par des femmes plus âgées, fantasques rescapées de l'étouffant creuset des hiérarchies, ayant conquis leur indépendance d'esprit en s'appuyant précisément sur le prestige et les privilèges de ce milieu qui avait d'abord voulu écraser en elles la femme libre. Beau paradoxe: qu'elles vivent lesbiennes ou prennent un amant qui leur concède une trentaine d'années, leurs excentricités ne s'inscrivent toujours que dans le grand cahier du monde, celui des souverains salons, seul apte à délivrer les certificats de noble conduite, sinon de bonne moralité, et jamais en rupture avec lui. Comme les duchesses de Proust, elles peuvent échapper aux conventions, rarement à leur clas-

se, ni même le plus souvent au ridicule. De toute manière, ça fait de sursurprenants beaux personnages féminins, comme cette Ursula qui, non contente d'ouvrir ses bras à Sappho (et tant qu'à défier un préjugé...), va s'amouracher d'une chanteuse de jazz afro-américaine.

Mrs Henderson, qui inaugure le recueil éponyme avec un portrait de l'artiste en garçonnet envoyé au pensionnat, introduit le thème de l'ambiguïté sexuelle avec une force incomparable. Dans *L'Autre Jardin*, dont le narrateur typiquement effacé, en esquissant la vie de Kay Demarest, propose un autre fameux portrait de femme, ni la rébellion, ni la névrose, ni même la maladie mortelle ne permettent ultimement d'échapper au sort réducteur auquel le milieu a tendance à vouer ses sujets, prisonniers des images d'autrui comme les vedettes unidimensionnelles d'un film écrit d'avance.

Pendant 318 pages et deux livres, on suit ce je aussi doué dans l'art de décrire la joyeuse galerie de folles qui l'entoure que discret sur sa propre personne. Pas pour lui, les amours scandaleuses et les culbutes dans le champ de foin, apparemment. Et c'est en quoi il est le plus jamesien, finalement. Colm Toibin, dans *Le Maître* (2005), a bien montré le désert pulsionnel sur lequel s'était édifié l'univers romanesque de James. Comme une efficace sécheresse de cœur... Les écrivains qui ne se sentent pas une âme de curé reliront quant à eux, avec profit, *La Leçon du maître*... par Saint George!

L'AUTRE JARDIN

Francis Wyndham
Traduit de l'anglais par Anne Damour
Christian Bourgois éditeur
Paris, 2010, 140 pages

MRS HENDERSON ET AUTRES HISTOIRES

Francis Wyndham
Traduit de l'anglais par Delphine Martin
Christian Bourgois éditeur
Paris, 2010, 178 pages



JEAN-PIERRE MULLER AFP

L'écrivaine française Marie Rouanet, photographiée en 2005

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Un regard méditatif sur le jardin

PAUL BENNETT

Contrairement à ce que pourraient laisser croire les présentoirs des librairies, les livres sur le jardinage ne se limitent pas aux seuls ouvrages pratiques. Heureusement paraissent de temps à autre des bouquins sur l'histoire des jardins ou des recueils de réflexions axées, par exemple, sur les nouvelles préoccupations écologiques des amateurs de jardinage.

Tout jardin est *Éden*, de l'historienne et ethnologue française Marie Rouanet, se rapproche pour sa part davantage d'une méditation poétique sur le jardinage, où les jeunes plants ont des «museaux» et les vignes, des «mains», où l'eau sortie des arrosoirs est un «tapis de soie byzantine» ou une «queue de paon» déployée, et où les aubergines évoquent «l'indécence» des ânes.

Petit livre à couverture rigide qui se lit l'espace du sarclage de quelques mètres carrés de jardin, l'ouvrage de Rouanet est un recueil de très courts textes qui tentent de traduire et d'exalter le plaisir de jardiner. En digne adepte du jardin à la française, Rouanet voit d'abord le jardin comme un coin de terre à dominer, à mesurer, à quadriller et à domestiquer, une oasis au milieu du chaos urbain, un éden où règnent l'ordre, le silence, la len-

teur et l'attention aux petites choses de l'existence.

«*Le jardinier, écrit-elle, cherche la certitude dans un monde incertain. Sa terre est là, sous son regard, en quelques pas traversée, totalement surveillée, soumise.*» Et plus loin: «*Tout pouce carré de terre est connu, surveillé, ausculté, caressé*» par le jardinier, seul maître en son domaine.

Cette vision quelque peu austère et peut-être trop cartésienne du jardin, qui en irriterait certains, est toutefois traversée d'intuitions lumineuses, comme ces quelques lignes sur le jardin comme «*dernier lieu des ustensiles, des vêtements et meubles perdus: boîtes de métal vides, bassines percées, casseroles sans queue, chaises aux barreaux cassés*», ou encore cette comparaison déconcertante entre le jardinage et la pêche à la mouche, où «*l'arabesque mouvante du fil silencieux ressemble à l'arc de l'arrosage*».

La langue de Rouanet, limpide, précise et dense, est polie et discrète comme un jardin clos. *Tout jardin est Éden* est un livre qui se déguste lentement, comme le premier fruit fraîchement cueilli du pommier.

Le Devoir

TOUT JARDIN EST ÉDEN

Marie Rouanet
Albin Michel
Paris, 2010, 108 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

La ménagerie de Victor-Lévy Beaulieu

CAROLINE MONTPETIT

Il a eu des chiens, des chats, des poules, des lapins, des chèvres, des moutons, des chevaux, et j'en passe... Il a grandi dans le rang Rallonge, à Saint-Jean-de-Dieu, pour ensuite déménager à Montréal, puis retourner dans le Bas-du-Fleuve, à Trois-Pistoles, où il est aujourd'hui établi.

Dans son dernier livre, *Ma vie avec ces animaux qui guérissent*, publié aux éditions Trois-Pistoles, Victor-Lévy Beaulieu retrace le rapport aux animaux qui a marqué sa vie, allant jusqu'à le sauver, à un certain moment, d'une excessive consommation d'alcool.

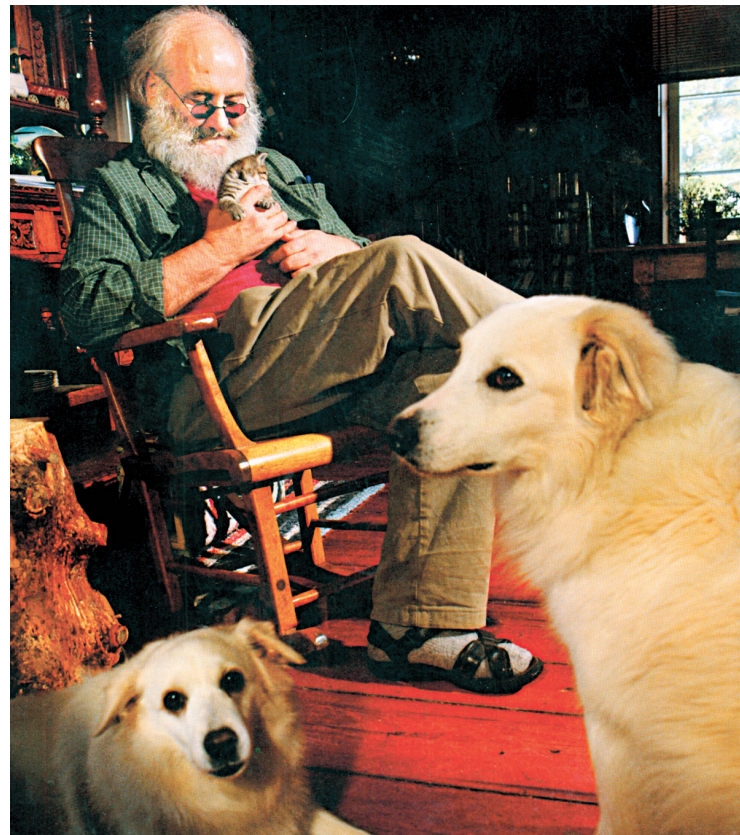
«*Il faut que je dise que mes parents n'aimaient pas les animaux*», écrit d'entrée de jeu le barbu du Bas-du-Fleuve, qui a lui-même entretenu une ménagerie durant la majeure partie de sa vie. Quel fut donc son désarroi lorsque sa famille décida de s'établir à Montréal, vendant à l'encan sa tralée d'animaux. «*Jamais je ne revivrai un jour aussi triste que celui-là. Ces bêtes qui s'en allaient les unes après les autres, je savais tout d'elles, je les avais nourries, soignées quand elles étaient malades, usé de patience pour corriger leurs défauts; la vache qui ruait quand on la traissait ne le faisait plus; le cheval qui s'essayait à vous mordre en avait perdu l'envie, même la grosse*



CHRISTIAN LAMONTAGNE

Les oies et leur «papa»

trurie avait appris que ses cochonnets n'avaient rien à craindre quand je m'amusais avec eux», écrit-il.



CHRISTIAN LAMONTAGNE

Le bonheur total, version VLB

Dans cette tension qui oppose régulièrement l'animal à l'homme, VLB est, dit-il, «*du bord des animaux*». Et les animaux le lui rendent bien, semble-t-il. L'enseignement zen qu'ils lui dispensent est fondé sur l'appréciation du temps présent. «*La flèche zen du temps n'a ni hier, ni demain, seul ce qui est présent est réel. Il faut désapprendre tout le reste et réapprendre ce qu'il y a de profond dans la simplicité, car seule la simplicité est porteuse d'harmonie*», écrit-il.

L'ouvrage, qui compte de nombreuses photos de la ménagerie présente et passée de l'auteur, y compris de son bouc Will Shakespeare, fourmille aussi d'anecdotes à son sujet. On y apprend qu'une jument peut retarder son accouchement si elle n'est pas à l'aise dans son environnement, que les chèvres sont plus intelligentes que les moutons, que le chien a toujours besoin d'un chef de meute, qu'il se contente de son maître humain, que les chevaux ont un angle mort de face, c'est-à-dire qu'ils ne voient pas droit devant eux, ou encore que les oies font tout avec une application extrême. Victor-Lévy Beaulieu est bien placé pour en parler, puisque, à la manière de

Konrad Lorenz, il a élevé des oies au point de se substituer à leur géniteur...

Le tout compose une jolie leçon de choses, surtout pour qui, et ils sont nombreux, vit loin des animaux dans sa vie de tous les jours et ne sait pas, comme le dit VLB, d'où viennent ses œufs. Car l'animal est bien considéré aujourd'hui plutôt comme produit que comme être vivant. «*En fait, écrit VLB en conclusion, c'est l'idée même de nature qu'on a fait disparaître de nos sociétés.*» Il poursuit en disant qu'«*on est loin du rêve qu'entretenait Léonard de Vinci à la Renaissance quand il prévoyait qu'un jour, les animaux ne seraient plus des viandes à consommer, amis des compagnons grâce auxquels nous apprendrions et partagerions l'harmonie*». Une petite lecture pour commencer à s'en rapprocher.

Le Devoir

MA VIE AVEC CES ANIMAUX QUI GUÉRISSENT

Victor-Lévy Beaulieu
Éditions Trois-Pistoles
Trois-Pistoles, 2010, 247 pages

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

La nostalgie de Paul-Émile Roy



LOUIS CORNELLIER

Essayiste marginal dont les ouvrages ne sont pas conçus pour faire la manchette, Paul-Émile Roy est néanmoins l'auteur d'une œuvre relativement importante qui brille par sa constance. Défenseur de l'héritage catholique du Québec, souverainiste résolu et, surtout, champion d'une vie vécue avec la culture, aussi bien universelle que québécoise, Paul-Émile Roy se nourrit notamment de la pensée d'un Pierre Vadeboncoeur, dont il offre une version vulgarisée et plus conservatrice.

Aujourd'hui, l'essayiste ressent le besoin de faire le point sur son parcours, pas tant pour se raconter lui-même que pour jeter un regard sur l'époque. «*Je tente*, écrit-il dans *Le Mouvement perpétuel. Itinéraire d'un Québécois candide dans la modernité, de rendre compte de ce qui s'est passé autour de moi, dans la société, dans le monde.*»

Né en 1928 dans un Québec qui vivait encore au rythme de la tradition, Roy vit son grand âge dans une société moderne, voire postmoderne, qui a peu en commun avec celle de sa jeunesse. Dans ce gros ouvrage qui n'évite pas les redondances multiples, il propose une sorte de bilan, senti mais trop souvent marqué par l'amertume, du passage du Québec à la modernité.

Élevé à Edmundston, au Nouveau-Brunswick, Roy affirme avoir vécu ses années d'enfance et d'adolescence «*comme des moments de ferveur, de découverte, de désir et d'exaltation.*» Il évoque un monde habité par le sens du passé et de la transcendance, dans lequel la relation concrète de l'homme avec le temps et la nature se caractérise par un désir de mouvement dans la stabilité. «*Je dirais*, écrit Roy, *que le monde*

d'hier était un monde habité alors que celui du troisième millénaire tend à devenir de plus en plus virtuel, abstrait.»

Quand ses parents lui racontaient le passé familial, vécu à Saint-Cyprien, au Québec, ils n'avaient que des merveilles en bouche. Pieux mensonges, inspirés par la nostalgie? Non, réplique Roy. «*Ils dégagent le sens d'une existence.*» Lui-même ne procède pas autrement. «*Je ne distingue pas très bien ce qui dans ce récit relève de l'imagination et ce qui relève de la mémoire. [...] En dernière analyse, c'est de l'existence tout simplement que j'essaie de rendre compte, sans hésiter à recourir à la fiction quand je veux mieux évoquer la réalité.*»

Roy raconte ses années de collège classique, au séminaire Sainte-Croix à Saint-Laurent, avec effusion. Il chante le dévouement des religieux éducateurs et la riche vie intellectuelle de cet univers. Il va même jusqu'à affirmer que «*les collèges classiques étaient beaucoup plus respectueux de l'autonomie de l'enfant que les institutions éducatives actuelles.*» Roy, qui reste convaincu que la culture a besoin d'une dimension religieuse, sera ordonné prêtre en 1954.

Une nostalgie teintée d'amertume

Il entre, on l'aura remarqué, beaucoup de nostalgie dans ce portrait du passé. Roy ne s'en excuse pas. «*Notre époque*, écrit-il, *condamne la nostalgie parce qu'elle se replie sur l'instant. La nostalgie est la marque de la conscience du temps. J'ai conscience que les choses mortes sont à l'origine de ce que je suis, que des choses sont disparues dans le temps. On peut être nostalgique et ouvert sur le futur.*» Il a raison. Le problème survient, toutefois, quand cette saine nostalgie se teinte d'amertume. Or Roy a beau s'en défendre, son livre en est plein.

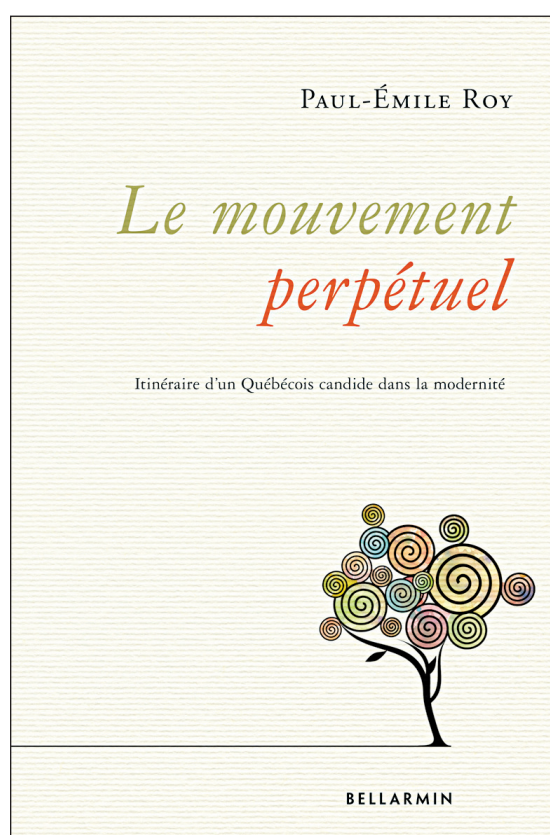
La Révolution tranquille, lance-t-il en reprenant un de ses thèmes de prédilection, a avorté et s'est «*transformée en une forme vulgaire de capitulation tranquille.*» Après elle, les Québécois refusent le passé, méprisent leur hérita-

ge catholique, l'école devient un lieu d'inculture, la question nationale est dans un cul-de-sac et le conformisme marchand est devenu le nouveau dogme. Ces critiques contiennent une bonne part de vérité, mais manquent ici totalement de nuance.

La disparition d'une culture première, nourrie d'un sens de la tradition et de la religion, au profit d'un individualisme marchand privé de tout ancrage culturel — le remplacement de l'église par le centre commercial, en d'autres termes — est certes un des drames de la modernité. Roy n'a pas tort de le rappeler, mais il a tort, par ailleurs, de négliger les bienfaits d'une modernité qui a démocratisé l'instruction (où Roy veut-il en venir en déplorant que, quand «*l'État prend en main l'enseignement, l'école perd son autonomie?*»), qui a libéré, sur le plan social, les femmes et qui n'est pas dépourvue de valeurs morales.

Roy dit avoir quitté l'état clérical, en 1973, parce qu'il considérait que l'Église «*s'était enfoncée au cours des siècles de tout un appareil de traditions, de folklore, de schèmes moraux, etc., qui était devenu étouffant, lourd, aliénant.*» Or il écrit, dans cet ouvrage, que l'avortement «*est en soi une monstruosité*» à laquelle il faut s'opposer radicalement comme... mère Teresa! Il ajoute que «*c'est un conformisme sordide qui a poussé à l'adoption du mariage des homosexuels*» et que «*la femme était plus l'image de Dieu quand elle renonçait au pouvoir que depuis qu'elle est entrée en compétition avec l'homme.*» Les schèmes moraux étouffants du Vatican, ici, ne sont pas loin.

«*Nous devons nous garder le plus possible de toute pensée d'amertume ou de mélancolie à l'endroit de notre temps*, écrivait Claude Ryan dans son *Testament spirituel* (Novalis, 2004). *Nous devons au contraire chercher à le connaître, à le comprendre et à l'aimer sans cesse davantage.*» En essayiste nostalgique qui plaide pour une reconnaissance active du passé afin de donner plus de profondeur au présent, Paul-Émile Roy fait œuvre utile. En «*homme déçu*» qui oppose



un passé idéalisé à un présent méprisable parce qu'insignifiant, il étouffe le lecteur plus qu'il ne le stimule.

louisco@sympatico.ca

LE MOUVEMENT PERPÉTUEL

ITINÉRAIRE D'UN QUÉBÉCOIS CANDIDE

DANS LA MODERNITÉ

Paul-Émile Roy

Bellarmín

Montréal, 2010, 480 pages

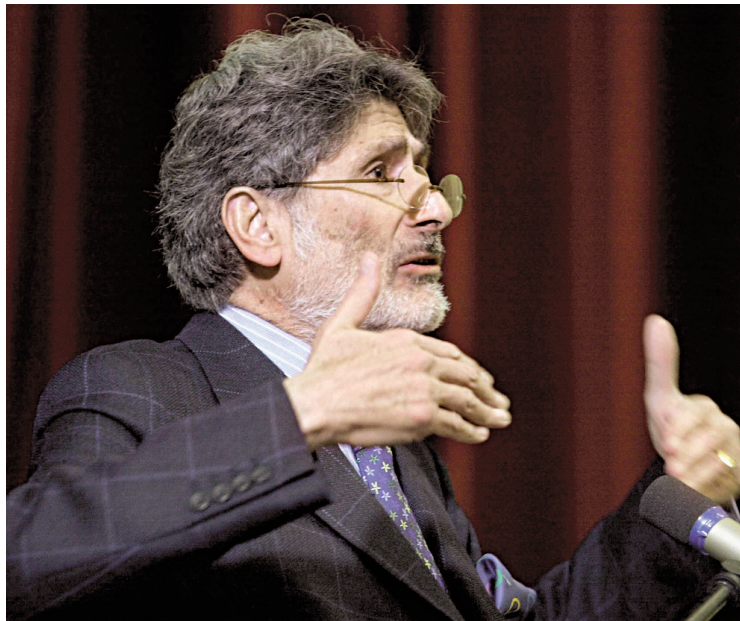
POLITIQUE

La Palestine singulière d'Edward Said

MICHEL LAPIERRE

La réflexion d'Edward W. Said (1935-2003) sur le Proche-Orient exprime une seule certitude. D'après l'essayiste, son peuple, les Palestiniens, se trouve, même au sein du monde arabe, dans une situation presque indéfinissable. «*Nous sommes clairement*, écrit-il, *anticolonialistes et antiracistes dans notre combat, mais le fait est que nos adversaires sont les plus grandes victimes du racisme dans l'histoire...*»

Ces mots exceptionnels et touchants sur le conflit en apparence insoluble entre ses compatriotes et le peuple juif figurent dans *La Question de Palestine*. Publié en anglais en 1979, réédité en 1992, enfin traduit en français, l'ouvrage de Said pourrait avoir vieilli depuis la création en 1994 de l'Autorité palestinienne, entité politique qui représente les Arabes de Cisjor-



Edward W. Said était professeur d'anglais et de littérature comparée à l'Université Columbia de New York.

danie et de la bande de Gaza. Or il n'en est rien.

Le critique littéraire naturaliste américain adopte un point

de vue humaniste, peu sujet aux contingences du temps. C'est de cette façon qu'il s'efforce d'exposer le problème de la marginalité des siens.

Said rappelle qu'en 1948 «*environ 788 000 Palestiniens arabes ont été spoliés et déplacés*» pour permettre la création d'Israël. Le drame des réfugiés, seulement «*tolérés dans les pays d'accueil*» voisins, commençait. Les rapports avec les États arabes devenaient donc difficiles.

En 1967, souligne l'essayiste avec perspicacité, «*l'émergence du mouvement palestinien après la guerre des Six Jours s'est fondée sur le désir de compenser la désastreuse prestation des armées arabes face à Israël. En ce sens, et c'est important, la relation critique, presque acerbe, qui existe entre l'activisme palestinien et le système étatique arabe est structurelle.*» Cette singularité a permis aux élites laïques d'un peuple dé-

possédé de concevoir pour lui «*un État fondé sur les droits humains*», selon les termes de Said.

Utopisme ?

Il est évident que l'intellectuel arabo-américain, en analysant la résistance palestinienne, se montre plus proche du Fatah (laïque) que du rival de celui-ci, le Hamas (islamiste), aujourd'hui plus influent que jamais. Grâce au recul du temps, on peut même dire que la vision de Said en 1979 et en 1992 d'une future Palestine pluraliste et tolérante, fondée sur la coexistence des Arabes et des Juifs «*dans une perspective historique commune*», relève de l'utopisme.

Mais comment ne pas admirer cet utopisme inspiré de la toute-puissance que devrait

avoir la raison? L'essayiste résume bien l'effort le plus novateur du laïcisme palestinien au Proche-Orient: «*Une tentative était faite pour s'attaquer à l'ancienne conception de l'homme et de la politique, à laquelle les doctrines absolutistes (comme le sionisme et l'arabisme) avaient servi.*»

Il suffirait, comme Said eut l'honneur de le penser, de rejeter le sionisme autant que l'arabisme pour remplacer l'impasse interethnique par un simple élan d'humanité.

Collaborateur du Devoir

LA QUESTION DE PALESTINE

Edward W. Said
Sindbad-Actes Sud
Arles, 2010, 384 pages

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

Ces mots qui nous font défaut

LOUIS CORNELLIER

La Conquête de 1760 a eu deux effets majeurs sur la langue française au Québec. Cette dernière, en contact permanent avec l'anglais, a été envahie par les anglicismes et, privée de contact avec la France, n'a pas connu l'évolution linguistique hexagonale moderne.

Dans *Le Grand Glossaire des anglicismes au Québec* (Triptyque, 2008), le professeur Jean Forest recensait au-delà de dix mille anglicismes retrouvés dans le français québécois. Il livre cette saison un *Grand Glossaire du français de France*, qui recense 14 000 «*mots, sens et expressions*

de la vie quotidienne qui font défaut au français du Québec.» Ces mots, selon lui, seraient étrangers au français quotidiennement parlé au Québec.

Dans certains cas, les choix de Forest sont très discutables («*faire une pipe*», «*poulets*» pour la police, «*rouleau de printemps*», «*tabouret*» et «*bijoux de famille*», pour ne prendre que quelques exemples, s'entendent fréquemment au Québec). De même, la décision de reproduire l'effet d'oralité uniquement dans la colonne consacrée au français du Québec (par exemple, le «*il y a quel-qu'un?*» du français de France devient «*Y as-tu quéqu'un icitte?*») fausse la perspective et crée, à

l'égard du français québécois, un effet comique, ou dramatique, exacerbé. L'introduction de Forest, enfin, est rédigée dans un style mi-savant mi-pamphlétaire qui confond.

Ce *Grand Glossaire du français de France*, malgré ces réserves, reste un ouvrage de référence original et intéressant.

Collaborateur du Devoir

LE GRAND GLOSSAIRE DU FRANÇAIS DE FRANCE

MOTS, SENS ET EXPRESSIONS QUI FONT DÉFAUT AU FRANÇAIS DU QUÉBEC

Jean Forest
Triptyque
Montréal, 2010, 464 pages

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE

713 MONT-ROYAL EST

MONT-ROYAL

514-523-6389

Samuel Beckett
En enterrant Godot

UN LIEU EXCEPTIONNEL

René Hardy
TAVIBOIS
1951-2009

256 PAGES, 24,95 \$, ISBN 978-2-89-448-621-4

ESSAYEZ LE FEUILLETAGE EN LIGNE

CODE: 3231

SEPTENTRION, Q.C. CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Membre de l'ASSOCIATION DES ÉDITEURS DE LIVRES

EXPOSITION

UNE HISTOIRE DU JAZZ À MONTRÉAL

Jusqu'au 29 août

Le jeudi 19 août à 19h:

Soirée Jazz

Lecture d'extraits des œuvres Jazzman et Zombi blues avec Stanley Péan / Trio Jazz

À la galerie L'aire libre de la Librairie Monet

Réservez obligatoirement: reservations@librairimonet.com (514) 337-4083

Librairie
Monet

Galerie Normandie
2752, de Salaberry, Montréal
514.337.4083
www.librairimonet.com

l'aire libre